

Extrait de "La vie d'un paysan du sud des Ardennes"

autobiographie d'Arthur PIERRET né à Saint Quentin le petit (08220) le 30 janvier 1881.

Ecrits terminés en 1967.

Il était cavalier-conducteur au 366ème R.I

.....Notre compagnie embarquait en camion avec les pièces d'artillerie et les munitions, les voiturettes devant partir à pieds. Nous étions à ce moment-là en avril 1917, de là nous nous sommes rendus aux Abris Roques secteur de Suippes. La compagnie était sur les Monts dans le secteur de Saint Souplet, Aubérive et toutes les nuits on allait les ravitailler avec des plates formes sur voies de soixante. Les boches nous mitraillaient en tir indirect mais précis. Une fois LANGUILLAT a eu son cheval qui a eu les naseaux traversés. C'était un sale coin, la locomotive conduisait les plates formes jusqu'à la ferme de Wacques et nous on les prenait avec six chevaux jusqu'aux tranchées. Il y avait des endroits où ça allait bien mais à d'autres endroits ça montait assez fort et il y avait des tournants brusques. Il fallait un homme sérieux au volant de la première plate-forme ainsi que le serre frein. Il y avait un secteur qui était très difficile et c'était toujours à cet endroit que nous mettions le guide car il n'y avait pas toujours de gradé. Dans ce secteur pour revenir (en descente) on dételait les chevaux crainte de les tamponner et si on ne serrait pas les freins assez fort avant le tournant c'était la catastrophe.....dans le tournant les plates formes déraillaient et suivaient droit. On en avait pour des heures à les remettre sur la voie et il est arrivé que nous y soyons encore au petit jour. C'était le moment de se dépêcher car les saucisses boches nous voyaient et alors on se faisait bombarder.

Un jour il a pris la fantaisie aux boches de bombarder la ferme des Wacques qui hébergeait de nombreux chevaux d'artillerie dans un grand hangar près de la gare. Il y eut beaucoup de chevaux tués. Je ne pense pas qu'il ait eu des hommes tués à cette occasion. Aux Abris Roques nous étions logés dans des petits baraquements couverts en cartons bitumés. C'était moitié en terre et il fallait descendre quatre marches pour y entrer. Il y avait des grands abris en construction à deux cent mètre des autres. Une nuit, les boches se sont mis à bombarder le camp. Il y en a beaucoup qui se sont sauvés en caleçon. Quelques copains et moi nous n'avons pas bougé. Nous n'étions pas plus en danger couchés qu'a courir dehors. Le bombardement n'a pas duré longtemps et heureusement il n'y a pas eu de victimes à part un mulet et des voiturettes endommagées. Un soir que nous descendions prendre le service à la ferme des Wacques nous étions deux ou trois à quelques centaines de mètres d'un autre groupe dans lequel il y avait le logis et quatre ou cinq hommes qui venaient comme serre freins ou pour faire les distributions avec les hommes du train régimentaire et parmi les hommes de ce groupe il y avait un père de quatre enfants un nommé DARDARE qui était des environs de Reims. A un certain moment DARDARE s'aplatit brusquement, un des hommes lui dit :

Eh bien DARDARE tu as ramassé ta gaufre ?

Mais DARDARE n'a plus bougé, il était mort, il avait reçu une balle de tir indirect sur son casque qui fût traversé ainsi que le crâne.

Un dimanche vers dix heures du matin qui est ce que je vois arriver : mon frère Fernand qui lui se trouvait à Louvercy près de Mourmelon. Il était venu à pieds, il y avait de quinze à dix-huit kilomètres. Aussitôt qu'il fût arrivé, je suis allé demander l'autorisation au lieutenant CHOTTEAU d'être exempt de corvées pour rester avec mon frère ce qu'il m'a accordé tout de suite et il me dit :

Mais ton frère qu'est-ce qu'il va manger ?

Oh il y aura encore bien un peu de soupe à la cuisine.

Ah non je ne veux pas que ton frère mange la soupe de mes hommes ! Tiens voilà pour lui et pour toi !

Et il me tend une grande boîte de conserves et une bouteille de bon vin. Nous sommes allés casser la croûte et après nous sommes allés retrouver le lieutenant pour lui demander l'autorisation de prendre un cheval au caisson pour reconduire mon frère.

Mais oui prends un cheval au caisson pour ton frère et toi, tu prendras mon cheval Namur et tu diras au maréchal des logis VIALARS qu'il vous accompagne. Alors sur le soir nous l'avons reconduit à Louvercy. A présent j'allais passer mes permissions deux jours à Paris et le reste chez PARISON en Haute Saône et même quelque fois toute la permission chez lui car la permission avait deux jours de plus (compte tenu de la distance!). Comme j'étais connu à la gare de Vitrey, j'arrivais sans faire timbrer ma permission et le lendemain je venais la faire timbrer et pour le retour, je venais la faire timbrer la veille de mon départ, là-bas c'était pratique pour cela. De chez PARISON je recevais souvent des colis qui étaient toujours les bienvenus. Aussi quand j'y allais en permission, je me faisais un plaisir de les aider dans leurs travaux. C'est même moi qui ai appris à leur fils Ernest à marcher. Quand je suis arrivé en permission de dix jours il ne pouvait pas marcher sans qu'on le tienne et quand je suis reparti il courrait tout seul.

Nous sommes restés aux Abris Roques jusque dans le courant de mai et de là nous sommes venus en repos à Baconnes, village fortifié par Vauban. Il y en avait encore tout autour du village un creux d'une profondeur de quatre à cinq mètres et en haut d'une largeur de dix à quinze mètres. Il y avait encore quelques habitants dans ce village là où la guerre était déjà passée. Il y avait un cimetière militaire où il y avait énormément de croix russes. Les bras de la croix sont mis en biais. Et il y avait aussi passablement de tombes de coloniaux, c'étaient certainement des tués lors de la bataille de la Marne en septembre 1914.

Après avoir été au repos une dizaine de jours, la compagnie est montée au Cornillet où il fallait y monter toutes les nuits des grenades, des cartouches, des barbelés....etc. Ce n'était pas le bon coin à ravitailler. Un jour que je remplaçais LENAIN parti en permission, FRANCOIS qui était caporal à la CM6 et qui montait là-bas de temps en temps aussi, vient me dire que je suis de corvée pour la nuit mais que c'est une belle corvée. Comme j'y avais déjà été la veille pour mon compte, je connaissais la corvée. Je me rends donc à l'endroit désigné. Là, le grand Paul THOMAS de Faissault qui était sergent au train de combat me dit :

Tu y es tombé, c'est pour conduire des caisses de grenades avec une voiture de compagnie. Vous irez charger à tel endroit et vous conduirez cela au Cornillet. En arrivant au P.C du colonel vous demanderez le lieutenant LEMAIRE. Il vous donnera des sapeurs pour vous montrer où les décharger. Comme tu y es déjà allé hier tu passeras le premier comme guide. FRANCOIS ira avec toi pour connaître le chemin

pour demain car ce sera lui qui sera chef de corvée.

Nous partons donc à quelques voitures et à environ moitié chemin il y avait un type couché dans le milieu du chemin. Je descends pour le retirer car il était ivre mais il se redresse et s'en va pour monter sur une voiture. On a beau lui dire que nous montons en ligne il ne veut rien savoir et grimpe tant bien que mal sur une voiture. Un peu plus loin on passait sur un pont de fortune fabriqué avec des rondins de bois et comme ça cahotait fortement, il est tombé de la voiture. On n'a jamais su ce qu'il était devenu. Toujours est-il qu'on ne l'a pas vu en redescendant.

En arrivant au Cornillet il y avait un bombardement terrible, je vais au P.C du colonel pour demander le lieutenant LEMAIRE et lui faire signer mon bon. Le lieutenant LEMAIRE ne tenait pas à sortir sous la mitraille et il nous a donné un sapeur par voiture pour aller décharger notre livraison en plusieurs endroits. On a fait vite pour décharger et après la signature du bon de livraison nous sommes rentrés en vitesse.

Le lendemain au rapport, tous les quatre conducteurs que nous étions, on nous annonce deux jours de prison par le lieutenant LEMAIRE pour avoir montré la plus grande inertie au déchargement de chacun sa voiture. Ces deux jours de prison consistaient à y retourner le soir encore une fois.

Alors le soir on remet ça encore une fois mais alors c'est FRANCOIS qui est chef de corvée et il me dit :

Quand tu seras chargé tu m'attendras car je préfère monter avec toi plutôt qu'avec ces jeunes qui ne savent pas conduire. Il monte donc avec moi mais à chaque moment il y en avait un qui ne pouvait plus avoir sa voiture parce qu'il avait quitté le chemin en rondins qui était où le terrain était marécageux. A la fin il revint à ma voiture et y monte avec moi en disant « aux cons » et qu'ils se débrouillent, tout à l'heure les Boches vont nous assaisonner d'obus, ça les fera se débrouiller.

Au Cornillet qui venait d'être repris par les coloniaux, il y avait un bombardement incessant jour et nuit, aussi le huit juin au petit jour vers quatre heures du matin le lieutenant CHOTTEAU va faire un tour dans les tranchées pour voir s'il y a eu de la casse à sa compagnie quand un obus lui a enlevé toute la boîte crânienne. Bien entendu, il a été tué sur le coup. On l'a descendu au cimetière militaire de Sept-Saulx où il a resté le cercueil ouvert pour les hommes qui voulaient le voir une dernière fois. Malgré son horrible blessure sur laquelle il y avait un pansement, la figure n'était pas changée. Ce fût une grande perte pour la compagnie car c'était un homme de grand cœur.

Quelques jours après nous sommes relevés et nous allons loger pour une nuit seulement à Saint Germain la Ville. On y arrive le soir qu'il fait nuit on loge dans les greniers d'une grande ferme et défense d'allumer une bougie car les mouches volent sans arrêt et elles pourraient nous déposer des œufs sur la figure. Enfin on se couche tant bien que mal et on vient nous dire que le lendemain matin on repart au petit jour pour Vitry la Ville. Le lendemain nous partons vers trois heures du matin, nous suivons la grande route qui va à Vitry le François un moment puis on prend un petit chemin à droite qui est encaissé avec des talus d'un mètre cinquante environ de part et d'autre. Dans ce chemin ça sent une odeur de carie du blé à l'extraordinaire et je vois au-dessus du talus de gauche un grand champ de blé roux. Je voulais m'élaner pour monter le talus pour visualiser la quantité de carie qu'il y avait pour sentir pareillement quand je vois la voiture de notre général de division derrière nous. Alors je me mets à crier aux conducteurs de queue :

Allez, serrez là-dedans, serrez, serrez et à droite.

On arrivait au bout des talus et sur notre droite il y avait un chemin que voulait

prendre le général qui me dit :

Laissez-moi passer.

Non mon général.

Laissez-moi passer.

Non mon général.

Alors le conducteur passe sa tête à la portière et me dit :

Laissez nous passer.

Alors au chauffeur je lui dis :

Non vous ne passerez pas.

Et mes conducteurs de voitures rigolaient et quand tout le monde fût passé le général a pris son chemin et mes hommes disaient qu'est-ce que tu vas prendre en rentrant, c'est qu'il ne rigole pas le vieux ! Alors qu'est-ce que vous voulez qu'il me dise, je n'ai fait qu'exécuter les ordres qu'il a donnés au rapport il y a environ un mois quand il a dit qu'en aucun cas on ne devait se laisser couper alors j'exécute la consigne et je n'en ai jamais entendu parler. Il est possible que si je l'avais laissé passer il m'aurait fichu huit jours de tôle.

On arriva sans encombre à Vitry la Ville où nous étions très bien logés dans des bâtiments avec de la paille propre. Nous avons entendu parler que nous allions rester là un mois mais on n'y croyait pas quoiqu'il fallait le temps de reconstituer le régiment qui venait de perdre plus de la moitié de son effectif. Il fallait reconstituer l'encadrement. Nous y sommes restés un mois. Nous faisons des marches, des exercices...un jour de marche j'ai vu dans un champ en bordure de la route planter des betteraves au brabant comme on plantait les pommes de terre il y a encore quelques années. Ils faisaient deux raies de brabant et ils dressaient les betteraves contre. Des betteraves dont les feuilles et la racine faisaient vingt-cinq centimètres.

Un dimanche notre nouveau lieutenant VERRIERES dont l'ordonnance était parti en permission me demande si je veux l'accompagner à cheval à Bussy Lettrée sur la droite de Châlons à Vitry la Ville à environ quinze à dix-huit kilomètres de là. Bien entendu j'ai accepté. Alors ce n'était plus les ballades du capitaine LUX. Il ne m'a jamais demandé de le rejoindre, il était assez glorieux d'avoir un homme qui le suive à quatre mètres.

Au bout d'un mois nous sommes partis au Mont de Billy là on cantonnait dans un bois de sapins à côté de l'endroit où le canal passe sous un tunnel et où il y avait une pièce de marine montée sur une péniche qui rentrait sous le tunnel le jour pour ne pas se faire repérer et ressortait la nuit pour tirer. Dans ce cantonnement il y en avait beaucoup qui allaient à la pêche à la grenade. Ils jetaient une grenade qui éclatait dans l'eau et tuait les poissons qui aussitôt remontaient à la surface le ventre en l'air.

Dans ce secteur là j'ai sauvé la vie à un homme sans le faire exprès. Comme il faisait chaud presque tous les conducteurs étaient couchés sous les sapins. C'était après la soupe du midi, d'autres jouaient aux cartes et moi je me promenais quand un avion boche vient passer au-dessus de nous encadré par les tirs de nos 75 qui semblaient l'approcher de près. Comme j'étais à proximité d'un conducteur qui dormait, je lui dis :

Regarde donc VOGEL en voilà un qui se fait serrer de près et il se relève pour regarder et juste à l'instant où il s'asseyait un shrapnel tombe à l'endroit où était sa tête. Aussitôt il me dit :

Eh bien tu m'as sauvé la vie !

C'était un bon vieux berger de Rosnes le village du père JACQUES.

Nous sommes restés dans ce secteur en réserve une dizaine de jours et après nous

sommes allés à Prosnes village bombardé et la compagnie a été reprendre un secteur sur les Monts et nous devions en surplus des munitions et barbelés conduire toutes les nuits deux gros tonneaux de six cent litres d'eau avec quatre chevaux par tonneau. Un jour j'y suis allé comme conducteur et le lendemain comme guide. Comme c'était toujours la nuit il fallait bien repérer les pistes qui étaient nombreuses. Ce n'était pas le moment de se tromper. On empruntait la piste du Chien et on arrivait à la pointe de Cœur où il y avait un grand dépôt de matériel dans une côte. Le jour où j'y suis allé comme conducteur tout s'est bien passé mais le lendemain alors que j'y allais comme guide nous n'étions pas plutôt arrivés que la sérénade commence. Je fais dételer les chevaux que l'on attache aux roues des chariots et je m'en vais pour faire signer mon bon de livraison d'eau. Je n'avais pas fait vingt-cinq mètres qu'un obus tombe à proximité des tonneaux qu'il troue d'éclats. La dépression d'air projette le grand LENAIN en l'air lui arrachant le talon de son soulier mais sans le blesser. Vivement je vais faire signer mon bon et comme les tonneaux avaient été vite vidés nous sommes repartis en vitesse. Après quelques centaines de mètres le père JACQUES qui était du voyage dit :
Ma jument ne veut plus avancer, elle doit être blessée.

Dix mètres plus loin LENAIN dit :

Mon cheval boite fort, il doit avoir reçu quelque chose.

Et le mien avait bien du mal à se traîner. Total trois chevaux blessés dont deux que nous avons dû abattre le lendemain et que nous avons mangés. Quant à la troisième, environ un mois après l'avoir soignée c'est notre grand froussard de vétérinaire qui a essayé de la tuer. Il lui a mis son revolver au front et a appuyé sur la gâchette. Le coup est parti et la jument aussi, elle fiche une bourrade et se sauve sur trois pattes. Nous avons appelé le brigadier maréchal qui l'a tuée à la masse et au couteau. Nous l'avons mangée également. A la cuisine des officiers pour se moquer du vétérinaire, ils disaient qu'ils venaient d'avaler la balle ou un autre disait qu'il l'avait sous les dents.

Nous restons encore une quinzaine sur les Monts avec des alternatives de bombardements et de secteur calme. Les Boches veulent nous tromper sur la grande attaque qu'ils préméditent. Notre haut commandement est de se garder sur tous les fronts car l'adversaire fait des semblants d'attaque partout. Dans le Nord, la Somme, l'Aisne, la Champagne, l'Argonne, Verdun et les Vosges. Alors que le 166ème qui fait division avec nous est envoyé à Port à Binson après avoir passé tout l'hiver aux Eparges et venu tenir le Cornillet. Tandis que nous on fait en réserve au camp du tombeau des Sarrazins au-dessus de la gare de La Veuve où l'on extrait des pierres à l'heure actuelle. Nous sommes logés dans les bois. Il y a bien quelques abris mais il faut en faire d'autres comme on est en réserve seulement les permissions ont reprises et je fais encore fonction de caporal. J'avais repéré pour deux copains et moi un petit abri qui avait 80 cm de profondeur, quelques branches dessus avec un peu de craie. Quand j'ai voulu y venir il y avait déjà deux ou trois jeunes conducteurs qui venaient voir ce qu'il y avait dedans et ils tombent sur une bouteille de liquide jaune qui ressemblait assez à du vin blanc et ils s'apprêtaient à le boire quand je suis arrivé et je leur ai défendu d'y toucher. Quand tout le monde hommes et chevaux furent placés, je reviens à mon abri, je prends la bouteille en question et mets le nez dessus, ça n'avait aucun goût mais avait l'air de vous piquer le nez. Je le vide sur la craie, aussitôt il se forme une montagne de mousse qui faisait près d'un mètre de hauteur. Si je ne les avais pas empêchés, ils auraient pu être brûlés à plusieurs.

Quelques jours après alors que les conducteurs faisaient le pansage à leurs

chevaux et que j'allais de l'un à l'autre un conducteur de caisson de la CM4 Virgile FOSSIER de Sévigny m'appelle. Leurs chevaux n'étant pas loin des nôtres et me dit :

Tu as un homme de pendu à un arbre.

Non, je viens d'y passer!

Si et dépêche-toi de le dépendre car il passe la langue.

On y court à plusieurs. Je le soulève et un autre lui retire la corde, il était temps !

Ces histoires-là font toujours du bruit et ça arrive tout de suite aux oreilles du commandant qui me demande ce que je lui avais fait pour qu'il se pendre. Je lui réponds que je venais de passer près de cet homme sans rien lui dire. Là-dessus il le fait appeler pour lui demander pourquoi il s'était pendu il a répondu que c'était parce que le logis le forçait à avoir toujours son masque à gaz avec lui. C'était un pauvre petit gars qui avait eu 2 frères de tués. Tous les jours j'étais obligé de lui atteler son cheval. Sans cela, il n'aurait jamais été prêt avec les autres, il m'a fait faire bien du mauvais sang!

On reste au camp des Sarrazins une quinzaine de jours et puis on va faire un stage au camp Challe encore dans le camp de Châlons. De là on remonte encore quelque temps sur les Monts bien qu'il n'y ait pas d'attaques. De là on redescend fin septembre à La Chaussée sur Marne à quelques kilomètres de Vitry la Ville pour un mois. Il y a encore un départ de permissionnaires et les Parisiens qui ne sont pas pour aller en permission font venir leurs femmes ainsi que les Rémois mais il y a la rivière Marne à traverser. A Vitry la Ville les femmes peuvent venir voir leur mari mais le passage de la Marne étant défendu, ils ne pouvaient pas passer. Comme nous allons tous les jours au ravitaillement à Vitry la Ville avec une voiture de compagnie couverte, les femmes montaient dans le fond et comme nous avons le droit de passer les gendarmes qui étaient sur le pont ne regardaient pas dans nos voitures. Un jour un conducteur de caisson de Reims fait venir sa femme. C'était un marchand de légumes et sa femme était autorisée à aller aux Halles de Paris pour le ravitaillement de Reims. Elle gagnait de l'argent autant qu'elle voulait mais elle dépensait pareil. Elle venait voir son mari vêtue d'une belle robe de soie noire avec collier, bracelet en or, montre en or et elle nous invitait quelques uns à aller souper avec eux. Et quels soupers ! Par exemple langouste et poisson, rôtis, volailles, différents desserts, vins fins et liqueurs de marques, champagne...etc. Pauvre père LARGER, comme il nous avait bien nourris, le lendemain on lui faisait faire toutes les corvées. Aussitôt la guerre, ils ont divorcé. Sa femme venait toutes les semaines vendre au marché de Rethel. Je l'ai vu plusieurs fois en allant acheter des instruments à Rethel. Elle ne portait plus de robes de soie, elle était même bien minable. J'y ai vu également sa fille qui venait vendre des oranges au marché, comme sa mère elle ne semblait pas rouler sur l'or.

C'est dans ce village de la Chaussée sur Marne que je fus nommé caporal pour remplacer celui qui partait pour être caporal chien. Il allait en ligne avec les chiens, là il était dans son élément étant garde-chasse de profession dans le civil. Nous étions logés en face d'une petite ferme dont le patron qui avait à l'époque près de 60 ans nous offrait à quelques uns l'apéritif dans un café quelques maisons plus bas. Nous sommes encore restés là pendant près d'un mois et après nous avons repris la direction des Abris Roques où nous y avons passé l'hiver. Quand il gelait très fort au lieu de faire des détours sur la ligne de la voie de 60 qui déraillait les plates formes et on coupait au court et on avait encore l'avantage d'être moins bombardés ou mitraillés car la voie était repérée mais par la suite il y eut d'autres difficultés. On avait un stock de vivres que l'on appelait « vivres de dégel » c'étaient

des biscuits et des boites de conserves. Un jour on s'aperçut quand on voulût en prendre que les rats avaient mangé tous les biscuits et tout ce qui n'était pas en boite métallique. Le résultat en a été que le dégel est venu et a duré longtemps et comme c'était défendu de sortir avec les gros équipages, je me suis appuyé cela avec les voiturettes. Ce n'était pas un travail bien agréable car il fallait partir avant le jour et revenir tard le soir, mais on y avait toujours quelque chose soit un fromage, une boite de conserve, une capote neuve ou un pantalon quand c'étaient des habits et puis ce n'était pas aussi monotone que le camp. Un jour le chef me fait appeler au bureau et il me dit :

Le lieutenant demande que vous lui fassiez une liste de quatre hommes susceptibles de faire des caporaux d'échelons.

Je lui réponds :

Vous les connaissez autant que moi.

J'exécute les ordres que le lieutenant m'a fait transmettre.

Je mets en tête le père JACQUES qui était le plus qualifié pour cela, DUIVEUX un gars du Nord qui conduisait la voiture de compagnie, LUBERT un conducteur de voiturette qui était cheminot à Saulces Monclin et un autre tout à fait ordinaire. Quand la liste a été faite je la porte au bureau sans donner de détail sur mes choix car nous n'aurions pas été d'accord avec le chef qui en voulait au père JACQUES depuis leur passage à Rosnes. Parmi les quatre c'est le plus mauvais qui a été nommé.

Quand nous étions venus à Vitry la Ville en descendant du Cornillet, le régiment avait été cité pour sa conduite et il y avait déjà été précédemment pour l'affaire de Vermandovilliers. Pour ces citations on a eu l'attribution de la fourragère. Quand un jour au rapport on a distribué la fourragère à chaque homme, le lieutenant nous dit : Vous messieurs les conducteurs vous n'y avez pas droit car vous êtes toujours à l'arrière. Quinze jours ou trois semaines plus tard il a reçu l'ordre de nous la donner comme aux autres et comme on l'avait su un peu à l'avance j'avais dit aux copains : Moi je la refuse la fourragère puisqu'on ne l'a pas méritée.

Tu n'oseras la refuser.

Vous verrez.

Le lendemain au rapport le chef distribue les fourragères. J'étais à un bout et ils ont commencé à l'autre bout. De temps en temps j'entendais les copains qui se disaient tout bas :

Il la prendra, il ne la prendra pas.

Quand ils sont arrivés à moi, le chef me tend la fourragère, je lui dis :

Je n'en ai pas besoin, je ne veux pas porter une décoration que je n'ai pas méritée !

Le lieutenant qui était derrière et qui en prenait pour son grade puisque c'était lui qui avait dit que nous ne l'avions pas méritée me dit :

Je te donne l'ordre de la prendre et de la porter !

Si c'est un ordre, je l'accepte car l'esprit de désobéissance n'a jamais été dans mon caractère.

Nous sommes restés aux Abris Roques à peu près tout l'hiver. La compagnie descendait de temps en temps au repos mais sans quitter le secteur. Après l'hiver on a été d'un secteur à un autre sans y rester longtemps et un jour de juin on a été atterrir au camp Farman qui se trouvait dans les environs de Bouy. Tout le temps que l'on a été aux Abris Roques, les permissions ont continué, puis au mois de juin elles ont été supprimées, alors on s'attendait à un coup dur ? Étant à Farman, un jour je vois revenir Charles de permission malgré qu'elles étaient supprimées, je lui demande comment se fait-il qu'il revient de se marier ?

Quelques jours après, le régiment monte au Mont sans Nom, nous nous sommes au quartier Fleurus à Mourmelon, on prépare une attaque à moins que l'ennemi nous devance. Le 14 juillet c'est un branle-bas inextricable et à un certain moment le 166ème fait des prisonniers qui furent tout de suite conduits au P.C du colonel où on les interrogeait. Pendant ce temps-là, il y en avait un qui avait l'air anxieux parce qu'il n'avait plus son masque à gaz et à force d'interrogatoire, il a fini par dire que les boches devaient attaquer à minuit. Aussitôt cette nouvelle, on téléphone à la division et au corps d'armée qui eux firent changer tous les canons de position. Ils les firent mettre en plaine et un peu avant minuit ils déclenchèrent un bombardement terrible. Au préalable, ils avaient pris la précaution de faire revenir toute l'infanterie dans les 2èmes lignes. Les postes les plus avancés étaient les coopératives et les cuisines si bien qu'au petit jour quand les corvées de café voulurent aller au jus ils furent cueillis par les boches. A la CMS, c'est un grand jeune caporal qui va au jus avec quelques hommes de corvée. En arrivant ils furent cueillis par les boches qui ont commencé par les faire déséquiper et jeter leurs fusils. Les Boches prirent la montre bracelet du caporal. Quelques instants après d'autres corvées arrivent et alors chacun leur tour cette fois ce sont les boches qui sont faits prisonniers. Les Boches voyant que notre artillerie tirait plus court et sur nos premières lignes, ils crurent bien faire d'avancer, alors leur artillerie descendit des monts en colonne et ils se sont fait culbuter par notre artillerie. Il paraît que c'était impressionnant de voir la boucherie que notre artillerie faisait dans leurs rangs.

C'est ce jour-là que Charles fût fait prisonnier donc quelques jours après son mariage.

Nous au quartier Fleurus vers dix heures et demie on mangeait la soupe quand un ordre arrive qu'il faut conduire immédiatement deux caissons de munitions et c'est moi qui est désigné comme gradé pour y monter à cheval en avant des caissons avec les ordres de ne pas trotter. Il était alors midi et les grosses mouches volaient pas trop haut. Tant que l'on n'a pas été dans la zone dangereuse on a été au pas mais quand j'ai vu les gros noirs tomber à droite et à gauche de la route j'ai dit à mes gars :

Faites attention de bien conduire et de bien tenir vos chevaux, puisque c'est défendu de trotter, allez au galop !

A un certain moment il est tombé un gros noir peut être à vingt mètres derrière nous et en plein milieu de la route. Enfin, on est arrivés sans encombre au PC du colonel où il y avait encore quelques prisonniers. Là on nous a donné un sapeur pour nous guider sur le point de déchargement puis on est revenus à la même allure jusqu'à la zone tranquille. Pour un bombardement, c'en était un ! Malgré la pagaille qu'il y avait, les boches ont pris quelque chose car leur tir de contre batterie était sans efficacité puisque toutes nos pièces étaient sorties de leur emplacement qui était repéré par l'ennemi et étaient tous en plaine. A partir de ce jour-là, les boches se sont senti perdus, ils croyaient pourtant bien en descendant des Monts avec leurs colonnes d'artillerie que nous étions enfoncés !

Dans cette attaque, nos généraux avaient eu une bonne stratégie de faire reculer la 1ère ligne car cela permettait à notre artillerie de tirer un peu en avant de nos 1ères lignes sans crainte de faire des victimes chez nous et les boches tirant eux aussi sur nos 1ères lignes bombardaient les leurs qui allaient de l'avant. Ces jours du quinze et seize juillet il a été fait du bon travail sur les Monts. On y restât encore quelques jours puis la compagnie revint au quartier Fleurus pour quelques jours.

Depuis quelque temps, nous avons changé de Maréchal des Logis de Hussard.

VIALARD qui était avec nous depuis le début fût rappelé à son escadron et remplacé par un du 2ème Hussard père de quatre enfants. C'était un drôle de loustic, un jour au quartier Fleurus il a fait un peu la bombe avec certains conducteurs et se sont mis à chahuter. Dans ce chahut il reçut un coup de poing dans la figure administré par un conducteur qui était lui aussi Meusien comme le logis. Celui-ci portât plainte et le conducteur pris quatre jours de consigne pour avoir battu le logis. C'était parti pour faire passer le type en conseil de guerre. J'étais commandé pour le conduire en ligne en attendant de le juger. Au moment où j'allais partir avec lui, on vient me dire que le commandant me demande. Je m'interrogeais concernant ce qu'il me voulait. C'était pour me demander comment cette bataille était arrivée, alors je lui ai expliqué qu'ils avaient bu ensemble et avaient commencé par chahuter puis se sont fâchés l'un contre l'autre. Là-dessus, il me dit :

Retournez à votre compagnie, on verra cela demain.

Je n'en étais pas fâché car les lignes étaient loin et la nuit commençait à venir.

On restât encore quelques jours au quartier Fleurus puis un jour on part pour une destination inconnue. On se dirige vers Château Thierry et après quelques étapes on arrive à Chézy en Orxois où nous restons en réserve pendant une dizaine de jours.

.....